

LA TERRE BRULE

Le Nord-Est du Brésil se situe parmi les régions du pays de plus ancienne colonisation. Les grandes villes de son littoral conservent, aujourd'hui encore, des traditions d'un syncrétisme religieux - d'origine africaine et catholique - qui valorisent le culte du corps et de la joie de vivre. La colonisation de ces terres littorales se fonda sur la culture de la canne à sucre.

Ce fut la production de sucre - exporté vers les métropoles d'Europe et fabriqué en moulins à eau par une main d'oeuvre d'esclaves, provenant d'Afrique - qui rendit possible l'établissement d'une société patriarcale. Dans cette société, les maîtres détenaient le pouvoir de commande qui s'est étendu sur les terres humides et fertiles du littoral. Sur celles-ci se concentra la population régionale depuis les premiers stades de la colonisation.

Dans la fertilité des terres et dans l'abondance d'eau et de fleuves, la nourriture de subsistance fut recherchée. Les cours d'eau tracèrent les voies de pénétration dans les vastes terres de l'intérieur - le "sertão".

Une fois vaincue la résistance des indigènes, les maîtres du littoral conquirent et occupèrent le "sertão" au moyen de l'élevage de bétail. Une autre civilisation s'établit. La civilisation du cuir. Le vacher vêtu de cuir persiste encore de nos jours, comme symbole d'une vaste région d'un million cinq cent mille km², où vivent trente-sept millions d'habitants.

De 1979 à 1984, le Nord-Est du Brésil connut une longue période de sécheresse. La plupart des fleuves, sources, écluses et étangs étaient à sec.

Au cours de ces cinq années, la chaleur du soleil, le manque d'eau et la lutte pour le droit de propriété firent brûler la terre et le cœur des hommes.

- Paysan - Le travail d'ici est horrible. C'est un travail pour élever comme ça, environ neuf enfants. On travaille beaucoup et, ce qu'il y a de pire ici, c'est le manque de terre. Il y en a qui arrivent encore à s'acheter un morceau de terre, mais la difficulté est alors le manque d'argent.
- Paysan - Ça fait déjà deux ans qu'on a eu des récoltes mais, depuis, plus rien. Cette année il nous manque de semences pour planter et on ne sait pas quoi faire... On commence à mettre de l'argent de côté et faire une cagnotte, pour voir si on arrive à s'acheter un sac de semences pour planter et, le moment venu, en partager parmi ceux qui auront contribué.
- Paysanne - C'est petit à petit qu'on avance. Moi-même, en tant que mère de famille avec neuf enfants, je trouve que Dieu m'aide beaucoup parce que les difficultés sont grandes et, malgré tout, je me défends. Parce que j'affronte des difficultés jusqu'à maintenant. Ce que je regrette, c'est de ne pas pouvoir aider mon mari, parce que comme vous le savez, ses difficultés sont nombreuses. Son travail est pénible et je ne peux pas l'accompagner pour travailler avec lui aux champs. Je regrette qu'il soit seul à gagner de l'argent... avec toutes ces bouches à nourrir. C'est ça la difficulté: le manque de nourriture. On ne sait pas ce qui nous attend demain... Même un chef de famille comme lui ne gagne pas assez.
- Paysan - Huit gamins. Alors c'est très dur pour elle qui doit les élever, même s'ils aident le père, la mère... De cette façon, continuent le travail, la vie, la lutte et les difficultés du "sertão". La chaleur du soleil, la froideur de la pluie... mais on a confiance en Dieu que nous serons heureux un jour.
- G.S. - Vous ne perdez pas l'espoir ?
- Paysan - Non. Ça donne plus de courage, plus de joie. Dieu est avec nous. Nous faisons un travail très important et ça nous stimule à le continuer chaque jour plus fortement, avec les compagnons.
- ~~_____~~
~~_____~~

Les petit-paysans du "sertão" retrouvèrent dans les communautés de base une forme nouvelle d'organisation, un nouveau moyen d'affronter et, de surmonter, les difficultés de survie. Des formes traditionnelles de travail en commun se renouvèlent au sein de celles-ci et un nouveau type de solidarité s'établit parmi les gens.

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

Paysan -

[REDACTED]

[REDACTED] Nous sommes tous contents de travailler. Chacun emporte son casse-croûte, saalebasse d'eau et finit sa journée tranquille et satisfait. Après avoir débroussaillé, déblayer, ouvert des tranchées, clôturé les terrains et fait toute sorte de travail.

G.S. - Chacun ici a ^{une}tenure à soi, n'est-ce pas ?

Paysan - Oui. Les uns ont plus de terre que les autres mais tous en ont.

Paysan - Moi, par exemple, j'ai acheté cette tenure et ça fait bientôt un an que j'ai du barbelé pour la clôturer, sans avoir dû dépenser un centime pour le travail. Grâce au "mutirão" qui est un travail très important, un travail communautaire où les uns aident les autres, à tour de rôle.

Paysan - C'est une aide communautaire qui m'a déjà rendu service. C'est eux qui ont construit ma petite maison, vu que je n'ai pas de résistance ni les conditions pour la construire. Alors, ils se sont réunis et l'ont construite pour moi. C'est à dire, j'étais complètement perdu et, par la grâce de Dieu aujourd'hui j'ai un toit, je suis logé. Tant qu'il y aura des gens pour s'entraider il y aura des "mutirão".

naturelles. S'ils abandonnent leurs terres et leurs biens pour se réfugier dans les grandes villes du littoral et du sud du pays, ce n'est que comme dernier acte après une résistance devenue impossible. Lorsque les sources sont taries, la population recourt aux écluses et étangs qui conservent encore l'eau emmagasinée par les pluies des années précédentes. Une fois épuisée cette eau, il reste encore, comme dernier recours, des puits à creuser dans les lits des fleuves asséchés. C'est là que s'approvisionnent les camions-citernes qui fourniront de l'eau à la population.

G.S. - Quel usage faites-vous de cette eau ?

Paysan - On la boit. Ça sert à boire. Il n'y a pas d'autre n'est-ce pas ? Alors, à boire...et à tout faire, même la lessive. Quelle solution ?...

G.S. - Et, là ? N'avez-vous pas l'impression que cette eau va bientôt finir ?

Paysan - Oui, elle est en train de finir.

G.S. - Et, alors ? Si elle finit ici, d'où allez-vous en prendre ?

Paysan - Il semble qu'il faudra creuser un autre puits par là, n'est-ce pas ? Mais personne ne sait comment s'y prendre.

Paysan - En aval de celui-ci, n'est-ce pas ?

Paysan - C'est ça.

Paysan - De l'autre côté. Disons que celui-ci ait été creusé sur la roche...Alors, on devra consulter le préfet pour qu'il en creuse un autre de l'autre côté, où il y aura peut-être plus d'eau qu'ici.

La décrue prolongée ne suffit pas, à elle seule, à expliquer tout le drame du "sertão". L'accès à la terre et la possibilité de la travailler par des moyens appropriés, apporteraient, sans doute, au petit-paysan, de meilleures conditions de résistance.

Paysan - Ici c'était le Moulin à sucre. Là, c'était la Maison de Maître où nous travaillions gratuitement pour le patron. En échange, il nous concédait une tenure à cultiver. Les terres qui étaient bonnes à la culture ne nous étaient pas accordées.

G.S. - Jusqu'en quelle année cela a-t-il duré ?

Paysan - Jusqu'en 75.

G.S. - Et que s'est-il passé en 75 ?

Paysan - Bon, en 75 le patron est mort et plus de vingt héritiers se sont amenés, vingt cinq peut-être, et ont commencé à prendre de force nos terres, voulant les clôturer. Mécontents de cette situation, nous nous sommes mis à faire le relevé cadastral de nos tenures - celles que nous exploitions et qui nous permettaient de survivre. Ces papiers, nous les avons envoyés au Président de la République...

G.S. - Vous étiez combien d'occupants, combien de familles à vivre ici, dans ces conditions ?

Paysan - Au début nous étions quatre cent vingt familles. C'est alors que nous avons décidé de faire une pétition et de l'envoyer aux autorités, c'est à dire au Gouverneur de l'Etat. On a eu une audience avec lui. Après, nous avons envoyé cette pétition au Président de la République pour lui demander l'expropriation. Finalement, il y a deux ans, le décret d'expropriation a été lancé.

[REDACTED]

~~_____~~
~~_____~~
~~_____~~
~~_____~~ Nous avons alors eu à ce propos,
une grande discussion avec l'INCRA pour qu'il établisse une
~~_____~~ division des terres, environ un hectare par famille,
pourvu qu'il y ait assez pour faire vivre et habiter tout le
monde. L'accord est respecté encore de nos jours.

G.S. - Et aujourd'hui, ces 420 familles, et plus, habitent-elles toujours ici ?

Paysan - Oui, aujourd'hui nos calculs s'élèvent à environ 600 familles, puisque les gens ^{qui} se marient demeurent sur la terre des parents et ainsi de suite...

La production obtenue dans ces petites propriétés familiales ne sert pas seulement à leur subsistance. Le plus significatif c'est que l'excédent recueilli sert à approvisionner le marché de la plus grande ville de la région, Campina Grande, dans l'Etat de Paraíba.

Paysan - Je suis né et j'ai été élevé ici. Je n'ai jamais déménagé d'ici. J'ai cinquante, ou plutôt, soixante...soixante huit ans. C'est ça.

G.S. - Comment ça s'est passé ? Vous travaillez sur cette terre depuis plus de 50 ans ? Comment avez-vous obtenu le droit de tenure, la propriété de la terre ? Avez-vous participé des luttes avec tout le peuple ?

Paysan - Oui, j'y ai participé.

G.S. - C'est vrai ?

Paysan - Une fois que ça a commencé, je m'y suis intégré.

G.S. - Ah, oui ?

Paysan - Oui.

G.S. - Et comment ça s'est passé ? Vous avez eu peur ?

Paysan - Nous étions un peu craintifs.

G.S. - Pourquoi ?

Paysan - Parce que le plus grand peut toujours plus que le petit, n'est-ce pas ? Mais après, le petit peut aussi. Une fois passée la peur, nous avons continué. C'est ça. Nous avons affronté et maintenant nous avons une terre où habiter. On ne sortira pas d'ici avant la fin...la fin de la vie.

CHANT

Le temps s'écoule peu à peu
Nous souhaitons la délivrance
Si nous luttons, elle viendra
Si nous cessons le combat, elle n'arrivera pas

} bis

Notre joie est de savoir qu'un jour
Notre peuple entier sera délivré
Puisque Jésus Christ est le maître du monde
Notre désir sera réalisé

CHANT

Je veux savoir, je veux savoir, je veux savoir
Je veux savoir comment tu t'en sortiras
Je veux savoir, si tu ne bouges pas
Je veux savoir qui bougera pour toi

} bis

Les communautés d'une même région se réunissent périodiquement. Le bilan de leurs activités se fait dans ces réunions où sont échangées des expériences et sont programmés des projets d'intérêt commun.

Paysan - L'aide de Dieu mise à part, nous sommes seuls à nous organiser, à travailler en communauté. Au début nous nous sommes organisés pour entretenir nos tenures, en "mutirão", à préparer la terre ensemble, et ensuite, à faire les cultures, quand Dieu nous envoyait la pluie. Maintenant, nous nettoyons les bassins, construisons des moulins à manioc et commençons à lutter pour ^{notre} syndicat. En plus de ma communauté, celle où j'habite, il y a environ dix communautés voisines qui luttent avec nous. Au début, quand on parlait de syndicat les gens croyaient que c'était une loi communiste, une loi pour opprimer le peuple, pour nous dominer... Maintenant ils voient, qu'après Dieu, le Syndicat est l'organisme qui défend notre classe paysanne et l'améliore. Nous nous organisons pour voir si, avec foi en Jésus, notre droit est reconnu. Nous espérons qu'avec l'aide de Dieu et de tous nos frères, nous serons victorieux.

Jeune fille - J'aime mon père et ma mère
Et tous mes confrères
Je me sens très heureuse
De notre union
Je sais que la communauté
Est la voie du Salut

CHANT :

Je suis un vieux chansonnier
Qui souffre comme un poisson en mer
Je suis un bonhomme de porcelaine
Toutes les filles veulent m'embrasser

Dans le but de fixer l'agriculteur à la campagne et de lui offrir un moyen de subsistance, un plan gouvernemental d'urgence fut instauré - le "projet-sécheresse". Voilà un front de travail du projet-sécheresse. Les paysans approfondissent un bassin déjà existant, pour emmagasiner l'eau de pluie, quand la décrue sera finie.

Le plan d'urgence a recensé dans tout le Nord-Est deux millions six cent mille personnes, voire quatorze millions si on y inclut les familiers et dépendants.

Paysan - Il ne pleut pas, il n'y a rien à manger... Comme il n'y a rien, on doit travailler pour se trouver du pain, sinon on meurt de faim. Il faut se révolter. Les uns s'en vont à São Paulo, les autres à Salvador, quelques uns restent ici dans le "projet-sécheresse" à travailler-pour un bout de pain.

G.S. - Ça veut dire que le travail aux champs n'est pas possible ?
Vous ne pouvez plus y travailler ?

Paysan - Non, parce que nos cultures n'y poussent plus : le maïs, les haricots noirs, le manioc. On ne peut plus les cultiver...

G.S. - Vous travaillez aux champs ?

Paysan - Oui, j'y travaille.

G.S. - Et vous avez quitté votre travail pour venir travailler ici dans le "projet-sécheresse" ?

Paysan - Oui, parce que comme il ne pleut pas, tout est arrêté, tout...
Quand la terre est à sec, il n'y a rien qui pousse.

G.S. - Depuis combien de temps ne pleut-il pas dans la région ?

Paysan - Ça fait environ...? combien déjà ?

Paysan₂ - Dix mois.

Paysan - Ça fait plus ou moins dix mois.

G.S. - Dix mois sans pluie qui vous permette de cultiver ?

Paysan - Oui. Sans qu'on puisse cultiver du manioc, des haricots noirs, du maïs, du ricin.

G.S. - Et, combien gagnez-vous ici dans le "projet-sécheresse" ?

Paysan - Ici, je gagne quinze mille trois cent cruzeiros par mois.

G.S. - Et, à quoi suffit cet argent ?

- Paysan - A acheter... (rires). Ça coupe, à moitié, notre faim. Et on s'arrange pour vivre comme on peut. C'est ce qui nous reste à faire.
- Paysan₃ - Vie de chien... Il faut le dire. Vie de rapace qui guette longtemps sans manger, en sachant que tôt ou tard il trouvera sa proie.
- Paysan - Je gagne quinze mille cruzeiros par mois ce qui ne suffit pas pour le pain de chaque jour. Ce n'est pas possible... - Dites, monsieur, quinze mille par mois... c'est assez pour tout acheter ?...
- Paysan₂ - Même l'eau s'achète...
- Paysan - Et il manque de l'eau. Aujourd'hui, par exemple, on ne sait pas où est-ce qu'on va en trouver. C'est la pénurie d'eau.
- G.S. - Et alors ? Comment est-ce que vous allez vous en sortir ?
- Paysan₃ - Il faudra boire de l'eau salée.
- Paysan - Jusqu'hier un camion-citerne est venu nous dépanner et c'est de cette eau que nous sommes en train de boire. Nous ne savons pas quand est-ce qu'il reviendra.
- G.S. - Dans ce cas, qu'est-ce qu'il faut faire ?
- Paysan - Il faut baisser la tête.
- G.S. - Est-ce bien la solution ?
- Paysan - Qu'est-ce que nous pouvons faire dans une situation pareille ?
- G.S. - Je ne sais pas. C'est ce que je vous demande.
- Paysan - Eh bien. Il n'y a pas d'avenir. Le futur est à qui peut se débrouiller ; les autres doivent attendre les ordres de Dieu.
- G.S. - En attendant que Dieu leur apporte la solution ?
- Paysan - Oui. Attendre que le temps s'améliore pour pouvoir semer quelque chose et voir si ça pousse... En attendant, il y en a qui mangent même des racines d'arbres... Les temps sont durs ici à Bahia, ... très durs.

En février 1934, la Fédération et les Syndicats des travailleurs ruraux convoquèrent une assemblée d'agriculteurs à Afogados de Ingazeira, dans l'Etat de Pernambuco. Les agriculteurs et les représentants syndicaux de tout le "sertão" du Pernambuco y participèrent. Ce fut la première assemblée organisée par eux depuis vingt ans.

Paysan - Compagnons, travailleurs ruraux... Nous sommes ici réunis pour exiger un juste salaire pour tous ceux qui sont inscrits aux fronts d'urgence (projet-sécheresse). Car nous ne voulons plus d'aumône. Parce que nous ne considérons pas quinze mille trois cent cruzeiros comme un salaire mais, comme une aumône. Et ce que nous voulons c'est un salaire, compagnons.

Paysan - La Constitution dit que tout travailleur, pour vivre dans des conditions normales, doit gagner un salaire. Jamais moins d'un salaire. Maintenant, je vous demande : une paye de quinze mille trois cent cruzeiros... est-ce un salaire ?, compagnons.

- Non.

- Je considère cela une aumône. Une négligence des autorités.

Paysanne - Le front d'Urgence met sur sa liste une seule personne sur cinq dans une même famille. Dites-moi comment peuvent manger cinq personnes avec quinze mille trois cent cruzeiros ?...

- C'est à crever de faim. A Iguarací, par exemple, les jours ouvrables, il y a deux médecins à l'Hôpital. Ils n'arrivent pas à diagnostiquer la moitié des gens. La plus grande maladie, c'est la faim. Moi-même, je suis une pauvre mère de famille engagée dans le front d'urgence. Mes mains sont calleuses comme ça, de tenir la faux..., pour toucher quinze mille trois cent... Ce n'est pas assez pour faire vivre mon fils et moi. Ceux qui ont cinq, six enfants... Comment font-ils ? Voilà ce que j'ai à dire. Même plus une goutte de lait pour allaiter les enfants... Parce que les mères n'ont pas d'où en tirer. Les nourrissons meurent de faim et soif, et les enfants sont toujours affamés. Ce n'est pas la maladie... c'est la famine.

La sous-alimentation, le manque pur et simple d'aliments, fit de l'enfant du Nord-Est sa première et principale victime. Même en admettant la précarité des statistiques, des données officielles indiquent que sur mille naissances, trois cent quarante enfants n'atteignent pas un an.

"Pique-niques enfantins que donne la mort:
Les enterrements d'enfant au Nord-Est.
Réservés aux moins de treize ans,
Improperes aux adultes (qui ne le suivent guère)
Fête mi-excursion, mi-pique nique,
En plein air, bonne pour manquer l'école;
Où les enfants jouent à la poupée,
D'ailleurs, avec une vraie poupée."

J.C. de Melo Neto

La filiation linguistique des indiens Pankararé n'est pas connue. Il semble que leur langue originelle ne se rattachait à aucune des langues indigènes les plus connues.

Dominés et dispersés pendant la période coloniale par l'expansion des éleveurs de bétail venus du littoral, les Pankararé furent regroupés en hameaux par les missions catholiques de la fin du XVII^{ème} siècle jusqu'en 1773, lorsque les Jésuites furent expulsés du pays. Ils recouvrent aujourd'hui une population de presque deux mille individus, aux alentours de la peuplade de Brejo do Bugre, municipalité de Nova Glória, dans l'État de Bahia.

En janvier 1984, sous la commande du cacique Manoel Pereira Xavier, les Pankararé ont décidé de délimiter les terres qui seront dorénavant propriété commune de toute la communauté.

L'activité fondamentale des Pankararé est l'agriculture de subsistance; l'aire choisie pour la délimitation est, en prédominance, celle de la brousse ("caatinga"). Malgré les constants heurts et froissements avec les propriétaires et occupants non-indiens de la région, l'acte de délimitation culmine une dizaine d'années de lutte pour le droit d'occuper la terre.

Indien - Non, pas là. Il faut couper par ici. Il faut seulement abattre cet arbre-ci.

G.S. - C'est par où, Lelo ?

Indien - C'est par ici. Il faut enlever cette bordure-ci. -Vous avez dépassé la ligne. Non, pas de ce côté, seulement par ici.

G.S. - Comment vous allez faire pour tracer une droite là ?

Indien - Ce qui est de l'autre côté restera tel quel. Nous allons enlever juste une bordure de ce côté.

CHANT DES INDIENNES:

Ce sont les feuilles de Jurema que le vent emporte
Ce sont les feuilles de Jurema que le vent emporte
Et l'indigène l'accompagne
En emportant, en emportant
Et l'indigène l'accompagne
En emportant, en emportant
Et l'indigène l'accompagne

bis

Indien - C'est ici, sur ce pont. C'est là que mon père a été assassiné. Parce qu'il était le cacique et luttait pour le droit de la terre et de la communauté. Alors, les non-indiens non pas apprécié et ont tramé sa mort. Ils l'ont tué bien ici, alors qu'il se rendait aux champs. C'est à coup de fusil qu'on l'a tué.

G.S. - Connait-on le tueur ?

Indien - Oui. C'est un occupant des environs.

G.S. - Des mesures ont été prises ?

Indien - Aucune jusqu'à présent. Ça s'est passé en 79 et jusqu'ici rien n'a été fait. Je suis moi-même constamment sous menace. Depuis sa mort, c'est moi le cacique et je suis très souvent menacé.

- G.S. - Menacé par qui ? Pourquoi ?
- Indien - Par les mêmes occupants. Ils menacent toujours de me tuer. Mais ça continue quand même.
- G.S. - Ça continue comment ?
- Indien - De la même façon. Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ? S'il n'y a pas de justice, qu'est-ce qu'on va faire ?
- G.S. - Et avec ça, tu n'as pas peur ?
- Indien - Non, je ne crains rien. Si j'avais peur je serais un mort-vivant...
- G.S. - Et la délimitation des terres que vous avez faite ?
- Indien - Bon, ça c'est fait.
- G.S. - Pourquoi avez-vous décidé de faire cette délimitation ?
- Indien - Par notre propre initiative. Parce que le gouvernement ne s'y intéresse pas. Alors, comme c'est nous qui en avons besoin, c'est nous qui l'avons faite.
- G.S. - Et maintenant que la terre est délimitée ? Quelle sera, selon toi, la prochaine mesure du gouvernement ? Vont-ils reconnaître la délimitation et donner des titres définitifs aux Pankararé ?
- Indien - C'est ce qu'ils ont promis, mais on ne sait pas ce que ça va donner. Des promesses il y en a toujours eu, mais résoudre vraiment les problèmes c'est une autre histoire. Si c'était à nous de les résoudre, on le ferait.
- G.S. - Maintenant, comment comptez-vous exploiter ces terres ?
- Indien₂ - Le projet c'est de faire de nouvelles plantations pour avoir du bois, de la chasse et tout ce qu'on aura besoin.

(PLAGE)

G.S. - M. Pedro, d'où venez-vous ?

Paysan - Je suis né à Juazeiro do Norte.

G.S. - Et vous venez d'où maintenant ?

Paysan - De Mossoró.

G.S. - Qu'est-ce que vous êtes allé faire à Mossoró ?

Paysan - J'y suis allé travailler.

G.S. - Travailler en quoi ?

Paysan - Dans le Cessal...

G.S. - De quoi s'agit-il ?

Paysan - C'est une Saline, un entrepôt de sel. Il fallait soulever du poids et ils m'ont dit que ce n'était pas un travail pour moi.

G.S. - Pourquoi ?

Paysan - Parce que je n'ai qu'un poumon. Il ne m'en reste que le droit, l'autre est inutilisé. Maintenant je vais à Fortaleza où habite un cousin de ma femme qui me donnera peut-être des billets pour qu'on retourne à Juazeiro.

G.S. - Et, que faisiez-vous là-bas ?

Paysan - Je travaillais comme cordonnier.

G.S. - Cordonnier ?

Paysan - Oui, monsieur.

G.S. - Vous exerciez le métier de cordonnier à Juazeiro ?

Paysan - Oui, monsieur.

G.S. - Et maintenant, en y retournant, que comptez-vous faire ?

Paysan - Je ne vais rien faire. Je mendierai. Comme je ne peux pas travailler, je devrai en demander.

G.S. - Demander quoi ?

Paysan - De l'aide, une aumône... Pour pouvoir vivre, n'est-ce pas ?

G.S. - Pourquoi il n'y a pas de travail ?

Paysan - C'est parce qu'il n'y a pas d'offre. Et aussi, parce que je n'ai plus de résistance pour travailler.

G.S. - Pourquoi vous ne pouvez plus... ?

Paysan - A cause de l'opération.

G.S. - Vous vous êtes fait opérer de quoi ?

Paysan - Du poumon.

G.S. - Laissez-moi voir... Et la retraite ?

Paysan - Ils m'ont dit que je suis trop jeune pour prendre ma retraite. J'ai trente huit ans et malgré tous mes efforts, la réponse est toujours négative.

G.S. - Vous comptez aller à pied de Mossoró à Fortaleza ?

Paysan - Oui, si on ne me prend pas en voiture...

G.S. - Autrement, en combien de jours comptez-vous ^Yarriver ?

Paysan - En huit ou dix jours de marche rapide.

G.S. - De huit à dix jours ?

Paysan - Oui. Il paraît que de Mossoró à Fortaleza il y a 250 km. Je crois que c'est bien ça.

Il n'existe pas de statistique. Il est impossible de comptabiliser la fuite, la débâcle. Les agriculteurs et les vachers abandonnent le "sertão" qui ne peut plus les abriter, ces "sans-terre", "sans-eau", "sans-travail" et, "sans-salaire". ^{Aux Temps modernes} A notre époque ils s'en vont à la recherche des grandes villes du littoral où ils réécrivent, à l'envers, l'histoire des conquêtes de la Période Coloniale.

Paysan - Je viens de l'intérieur, de Arara.

G.S. - De Arara ?

Paysan - De Arara.

G.S. - Pourquoi venez-vous ici ?

Paysan - Parce que là-bas ça ne marche plus. Il ne pleut pas, il n'y a rien du tout.

G.S. - C'est vrai ?

Paysan - Les légumes meurent, tout périt.

G.S. - En quoi travailliez-vous là-bas ?

Paysan - Dans l'agriculture.

G.S. - Et maintenant, ça ne marche plus ?

Paysan - Ce n'est plus possible.

G.S. - Que pensez-vous faire ici ?
Paysan - Voir si on trouve un travail dans une entreprise.
G.S. - Alors, c'est ça ?
Paysan - Oui.
G.S. - Merci.
Paysan - Je vous en prie.

G.S. - Pourquoi venez-vous ici ?
Paysan - Parce que chez nous c'est la famine.
G.S. - La famine ?
Paysan - Oui.
G.S. - En quoi travailliez-vous ?
Paysan - En agriculture.
G.S. - En agriculture ?
Paysan - Oui, monsieur.
G.S. - Et ce n'était plus possible de travailler ?
Paysan - Non, monsieur.
G.S. - Et que pensez-vous faire par ici ?
Paysan - Me faire un peu d'argent, n'est-ce pas ?
Du travail, c'est plus difficile d'en trouver.
G.S. - Là-bas, ce n'était plus possible ?
Paysan - Non, monsieur. Tout ce que nous avons planté est mort ; les chenilles ont tout mangé.
G.S. - Tout ce que vous avez planté est mort ?
Paysan - Oui. Les chenilles ont détruit les plantations, et le restant est mort aussi.

Paysan - Faim...C'est pénible.
G.S. - La situation est difficile là-bas ?
Paysan - Oui.
G.S. - Les gens n'ont pas de travail chez vous ?
Paysan - Oui, c'est ça. Je pense que tôt ou tard, même ce projet-sécheresse sera supprimé. J'ai tous mes papiers en ordre, mon permis, ma carte d'identité...
G.S. - Et vous êtes venue vivre à Fortaleza ?
Paysan - Oui, c'est ça.

Paysanne - Nous venons de Crateus.

G.S. - Crateus ?

Paysanne - Oui, de Crateus.

G.S. - Vous avez pris le train hier ?

Paysanne - Oui.

G.S. - Et pourquoi venez-vous ici ?

Paysanne - C'est à cause de la sécheresse et de la famine. Avant, nous travaillions en faisant des lessives et le blanchissage de linges. Il n'y avait plus de travail agricole, alors on se débrouillait autrement. Ce garçon travaillait dans le "projet-sécheresse". Si je suis venue ici, c'est parce qu'on allait mourir de faim. Partir, c'était la solution. Ici, je me chercherai du travail et si j'en trouve, je ferai le possible pour trouver un emploi pour mes enfants, si Dieu le veut. Autrement, nous crèverons tous de faim.

G.S. - Vous travailliez tous aux champs ?

Paysanne - Tant qu'il avait des champs à cultiver on y travaillait. Maintenant qu'il n'y en a plus... Mais nous sommes toujours des paysans.

G.S. - C'est la première fois que vous venez à Fortaleza ?

Paysanne - Non, monsieur. Nous avons l'habitude de venir ici.

G.S. - À chaque fois que ça devient trop pénible là-bas vous venez ici ?

Paysanne - ^{C'est} La seule issue. Venir à Fortaleza où il y a du travail pour le pauvre. A Crateus on crève de faim et de soif. Les enfants commencent à mourir de soif à Independência. A Independência, Riacho Seco, Parambú... Il paraît que c'est la plus forte sécheresse que le monde n'a jamais connue. Une amie m'a raconté qu'un petit gosse est mort de soif hier à Parambú. Mais si on croit en Dieu, il ne faut pas désespérer.

Paysan - Ça fait au moins trois jours que je suis là. Hier je n'ai même pas mangé. Je crève de faim...

G.S. - Oui ?..

Paysan - Oui, monsieur. Moi et ce jeune homme. Nous pensons aller à Maranguape parce qu'ici on n'obtient plus rien... Et ce n'est pas la peine de rentrer chez nous les mains vides... Car j'ai laissé ma femme et deux enfants dans la misère et le "projet-sécheresse" n'aide pas beaucoup... Et quand on reçoit 500 cruzeiros par jour, ce n'est pas assez pour partir avec toute la famille... Vous savez comment ça se passe.

G.S. - Oui, je sais.

Paysan - Eh, bien, voilà notre situation.

Paysan - On est là pour voir si on nous aide à ne pas mourir de faim. Chez nous il n'y avait plus moyen d'échapper. Le "projet-sécheresse" nous donnait 500 cruzeiros, alors que le kilo de haricot noir est à 1300 cruzeiros. On essaye d'acheter à crédit, mais on nous suspend le crédit...

G.S. - Est-ce que vous avez une tenure à vous ?

Paysan - Oui, pour cultiver, oui.

G.S. - Vous en avez une ?

Paysan - Si vous parlez de terre en friche, j'en ai une. Ce qui nous manque c'est de l'eau pour l'exploiter.

G.S. - Il n'y a pas de pluie ?

Paysan - C'est ça.

G.S. - Des semences, vous en avez ?

Paysan - Non, J'ai pu me procurer 2k de haricots-noirs, 2k de maïs...et j'ai tout semé, mais les chenilles ont tout mangé.

G.S. - Combien est-ce qu'on vous paye au "projet-sécheresse" ?

Paysan - Quinze mille cruzeiros par mois. Autour de cinq cent cruzeiros par jour...

G.S. - Et ça suffit ?

Paysan - Non, monsieur. Une famille comme la mienne avec treize enfants, même si trois sont pris en charge par le "projet-sécheresse", leur gain ne suffit pas à nourrir tous les ^{dit} autres. Quand on dispose de 45 mille cruzeiros pour nourrir 13 personnes, alors que cette somme ne suffit pas pour une seule...Le gain de trois personnes pour en faire manger treize...Il y a toujours dix qui ne mangent pas.

Paysanne - Ça fait déjà trois jours que je traîne par ici.

G.S. - Vous êtes venue d'où ?

Paysanne - De Tamboril.

G.S. - De l'intérieur du Ceará ?

Paysanne - De Tamboril, c'est bien ça.

G.S. - Et comment vous vous débrouillez pour survivre ici ?

Paysanne - Je demande des aumônes, pour manger...

G.S. - Et, vous ? Depuis combien de jours êtes-vous ici ?

J-femme - Ça fait trois jours.

G.S. - Pardon ?

J-femme - Trois.

G.S. - Et que faites-vous pour vivre ici ?

J-femme - Je mendie.
G.S. - Oui ?
J-femme - Oui.
G.S. - Et ça vous permet de vivre ?
J-femme - Oui.
G.S. - En mendiant ?
J-femme - Oui.
G.S. - Avec combien d'enfants?..
J-femme - Un seulement, celui qui est là.
G.S. - Seulement ?
J-femme - Seulement.
G.S. - Et d'où venez-vous ?
J-femme - De Tamboril.
G.S. - Avec quelqu'un d'autre ?
J-femme - Avec la vieille-dame qui est là-bas.
G.S. - Comment pensez-vous pouvoir vivre par ici ?
J-femme - Comme ça...
G.S. - Oui ?
J-femme - Oui. - Fin -